

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



DEFREYNE Elisabeth, Ghazaleh HAGDAD MOFRAD, Silvia MESTURINI et Anne-Marie VUILLEMENOT (dir.), 2015, *Intimité et réflexivité. Itinérances d'anthropologues*. Louvain-la-Neuve, Éditions Academia-L'Harmattan, coll. Investigations d'anthropologie prospective, n° 11, 188 p. (Marietou Niang)

Dans cet ouvrage collectif, six auteurs partagent des réflexions sur leur itinéraire anthropologique. Le lecteur reste stupéfait par tout ce qu'implique le travail de terrain en termes de méthodes, d'objets et de sujets de recherche, mais également d'investissement du chercheur tant dans sa personnalité que dans ses sensibilités les plus intimes. En réfléchissant sur l'intimité et la réflexivité, les auteurs présentent des questionnements épistémologiques, méthodologiques, théoriques et éthiques qui surgissent dans la pratique de terrain et se prolongent dans l'après-terrain.

Ces écrits nous révèlent d'une façon générale que la recherche ethnographique implique des relations dynamiques entre le chercheur et les différents aspects méthodologiques de la recherche. La réflexion sur la subjectivité de l'ethnographe et sur les effets des autres subjectivités rencontrées en cours de recherche proposée par les textes met en lumière que chaque terrain ethnographique est unique dans son genre, car il est empreint de la singularité du chercheur. Ainsi, en reconnaissant et en assumant l'effet de la subjectivité, les auteurs démontrent une rigueur méthodologique qui est autre que l'objectivité, et qui consiste plutôt à franchir l'obstacle épistémologique du sens commun ou « d'esquisser les fondements et limites » de leur propre posture épistémologique (Carmon).

Les textes présentés dans ce livre distancient la recherche anthropologique d'une certaine posture méthodologique qui se veut objective, neutre, exempte de toute subjectivité. Dans cette vision, les subjectivités – du chercheur comme des autres personnes rencontrées sur son chemin – sont esquivées, non dévoilées. Dans ce livre, au contraire, la posture interprétative et analytique de l'anthropologie est mise au jour. En effet, les récits que les auteurs livrent vont au-delà d'une description du visible ; ils interprètent, analysent leur intimité et leur propre réflexivité. Cette posture impose au chercheur une vigilance épistémologique et une prudence méthodologique dans la production du savoir, et ce, du terrain jusqu'à l'écriture.

L'accès au terrain de recherche n'est pas chose facile, maintes difficultés pouvant rendre la tâche ardue au chercheur. Les déboires administratifs, la nature de l'objet de recherche, la couleur de la peau, la proximité ou la distanciation culturelle du chercheur avec le terrain de recherche, etc., tous ces facteurs peuvent jouer dans la construction de la confiance qui est fondamentale dans une recherche anthropologique. De fait, faire du terrain ethnographique requiert d'avoir des lieux de parole qui permettent au chercheur de nouer une relation de confiance avec ses interlocuteurs. Ces lieux de parole prennent forme de différentes manières. Ils peuvent être un « terrain exotique » dans lequel le chercheur, confronté à des formes d'échanges qui lui sont étrangères, se doit de les assimiler et les comprendre. Le texte de Charlier nous livre à cet effet des réflexions sur les silences, l'inattendu, les malentendus et les incompréhensions qui peuvent surgir à même le terrain ethnographique à saveur « exotique ». Avec le sentiment d'avoir raté son projet de thèse, Charlier nous montre, à travers son expérience de terrain et

d'écriture, la valeur méthodologique associée à ce sentiment qui relève du fait que le chercheur ne peut pas tout maîtriser ou contrôler; il fait donc son chemin à travers le tâtonnement, les erreurs qui ne sont aucunement des faiblesses, mais des forces méthodologiques. Sur ce point, il est fondamental de souligner que l'écriture scientifique soulève, elle aussi, des enjeux importants, dans le sens où les publications des chercheurs seront lues, interprétées et comprises de différentes manières. D'où toute la pertinence de la responsabilité de l'auteur qui se doit d'avoir une rigueur et la « conscience nécessaire que le texte [lui] échappera toujours, mais que l'on peut l'accompagner; que l'on se doit malgré cette incertitude inévitable de tenter d'en penser les effets » (Mazzocchetti, p. 102).

Pour finir, soulignons que les réflexions proposées dans ce livre sont importantes pour la pratique anthropologique, pour les étudiants chercheurs en premier lieu, car elles permettent d'appréhender les défis de terrains de recherche. Comme le fait remarquer Olivier de Sardan: « l'enquête de terrain ne peut s'apprendre dans un manuel. Il n'y a pas de procédures formalisables qu'il suffirait de respecter, comme il en existe, pour une part, dans l'enquête dite "quantitative". D'où le caractère très insatisfaisant des manuels d'ethnographie (ou des manuels d'entretiens non directifs) » (Olivier de Sardan 1995 : 2). Cela étant, ce travail collectif réflexif, qui constitue une forme d'honnêteté intellectuelle dans ses façons singulières de poser la réflexivité et l'intimité, dévoile au lecteur sensible que le travail ethnographique « reste toujours à faire » (Charlier, p. 33). Réfléchir sur « soi » et sur ses rencontres avec « l'autre » est gage de rigueur méthodologique dans un processus de recherche qui interpelle non seulement notre réflexivité, mais également notre intimité et celle des autres.

## **Référence**

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 1995, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, 1 : 71-109, consulté sur Internet (doi : 10.4000/enquete.263), le 3 avril 2016.

*Marietou Niang*  
*Santé communautaire, Faculté des sciences infirmières*  
*Université Laval, Québec (Québec), Canada*